L'utilité du viol chez les hommes

DANIEL WELZER-LANG

Maître de Conférences à l'Institut Raymond-Ledru,
UFR de Sociologie, université Toulouse-Le Mirail,
5, allée Antonio Machado - 31058 Toulouse cédex
e-mail dwl@cict.fr

Daniel Welzer-Lang est membre du Groupe d'Études sur la Division Sociale et Sexuelle du Travail – GEDISST-CNRS *(Paris) depuis 1995 et membre de l'Équipe* SIMONE, *Conceptualisation et Communication de la Recherche/Femmes, université Toulouse-Le Mirail. Il a étudié la construction sociale du masculin à travers le viol (1988), la violence masculine domestique (1991, 1992), le propre et le rangé dans la maison (1993), l'homophobie (1994), la prostitution (1994). Son dernier ouvrage concerne les abus dits sexuels en prison (1996). Il anime depuis 1997 le Réseau européen d'hommes proféministes.*

Emmanuel m'a proposé très gentiment de publier cette conférence que j'ai donnée à Lille, le 26 avril 1996. Cela constitue donc mon dixième ouvrage (dont certains sont très difficiles à trouver pour cause de faillites, d'épuisement des stocks…).

Mon dixième bouquin dans une édition alternative ; je n'en suis pas peu fier. Sylvie Tomolillo m'a aidé à adapter le texte [1]. Passer de l'oral à l'écrit n'est pas chose aisée. Volontairement, j'ai gardé intactes certaines tournures de phrases et/ou incorrections que le chercheur se permet à l'oral ; de plus devant un public proche.

Lille est une très belle ville, les moules-frites y sont très bonnes. Je ne me souviens plus très bien du débat. J'étais heureux, très satisfait de rencontrer des hommes et des femmes, dont certain-e-s au look (post)punk et (post)punkette arrivent dans l'antisexisme. J'aimerais bien ne plus être le seul mec à parler publiquement des violences masculines, du viol et tutti quanti… Cela me permettrait de mieux me concentrer sur ce que je fais comme recherches actuelles, de prendre plus de temps pour moi, mes proches et mes amours… Et de mieux me souvenir des débats passés…

Cap d'Agde naturiste, août 1997

1 - Que Jean-Yves Le Tallec, Yannick Le Quentrec ont relu.

Il y a deux ou trois choses que j'aimerais préciser avant de commencer. D'abord je suis désolé si le titre de l'intervention – « *l'utilité du viol chez les hommes* » – a choqué des gens. Je pense en effet que le viol a une utilité chez les hommes, il n'est pas gratuit, contrairement à ce qu'on peut croire. Ensuite, j'ai accepté de venir dans un cadre alternatif, ce qui veut dire que cela ne sera pas une conférence universitaire ; ce qui m'intéresse, c'est qu'il y ait des débats qui progressent. Il y a ici des gens de Lille que je connais, que j'ai rencontrés au camping anti-patriarcal et antisexiste [2], et aux journées antisexistes à Lyon. On assiste un peu partout en France à ce que je qualifie de troisième vague du mouvement antisexiste [3] : des débats nouveaux sont en train de s'installer entre hommes et femmes, une nouvelle manière peut-être de problématiser les rapports hommes/femmes, et ce qui m'intéresse bien dans l'échange qu'on peut avoir ce soir, c'est que cela permette à des hommes et des femmes de discuter autrement. Donc une grande partie de l'intervention sera axée là-dessus.

Il y a des régions en France où les travaux qu'on fait sur le viol et la violence sont connus, où on va régulièrement faire état de nos travaux. Ce qui veut dire que les gens y parlent de viol, des hommes violents, des femmes victimes de violences, d'abus sexuels… Et puis il y a des régions où il y a moins de débats.

2 - Une rencontre qui a eu lieu l'été 1995 et qui a réuni une centaine d'hommes et de femmes lié-e-s de près ou de loin aux divers collectifs antisexistes qui existent en France et au mouvement libertaire.

3 - On peut considérer que les premiers groupes d'hommes sont nés dans les années 75/80. Autour des revues *Types/paroles d'hommes* et *Contraception masculine/Paternités*, de ARDECOM (Association pour la Recherche et le Développement de la Contraception Masculine), plusieurs centaines d'hommes ont commencé à parler d'eux comme hommes, comme « mecs ».
La deuxième vague a été constitué autour des réseaux-hommes-France animés par le psychanalyste Guy Corneau. Influencés par le new-age, ces groupes ont peu produits de réflexions théoriques. Ils ont constitué – et constituent encore – une forme d'accompagnement des changements masculins rendus indispensables du fait de l'évolution des femmes.
Les collectifs antisexistes, les groupes mixtes ou non-mixtes actuels, d'inspiration libertaire ou non, constituent donc une troisième vague de luttes antisexistes où les hommes sont présents.
Voir mon article « Les hommes : une longue marche vers l'autonomie » in *Les temps modernes*, n° 593, avril-mai 1997, pp. 201-218.

Donc, si je veux qu'il y ait une partie du débat consacrée à comment nous vivons les rapports hommes/femmes, et comment on pourrait les vivre mieux, cela m'oblige ce soir, à zapper un peu entre deux recherches différentes. L'une concerne les violeurs, le viol vu du côté des hommes, hommes violeurs et hommes violés, et l'autre traite des hommes violents. Ce sont deux études que j'ai faites différemment, j'expliquerai mon itinéraire après…

Je ne vais pas d'emblée privilégier, ni isoler les informations sur les violeurs parce que je pense que la plupart d'entre nous pourraient alors écouter une heure de conférence sans se sentir concerné, sortir en se disant : « *Je n'ai rien à voir avec le viol, je ne suis pas un violeur.* » C'est différent si on aborde le problème en amont, en parlant de la violence sous toutes ses formes. En effet, je suis persuadé que tout homme a un problème à résoudre avec la domination, et que la violence est un des signes de la domination. La violence n'existe pas en dehors du temps et de l'espace.

J'insisterai donc beaucoup plus sur les représentations que l'on a des hommes violents et des femmes victimes de violences, en essayant d'expliquer le sens que cela peut prendre.

Je l'expliquerai par la suite, je parle du ***mythe*** du viol et du ***mythe*** de la violence. À chaque énoncé qui compose le mythe sur la violence, je donnerai l'énoncé correspondant pour le viol.

Après cette première partie, je parlerai des travaux qu'on a faits sur l'homophobie, et de ce qu'on vient de finir il y a quinze jours, qui concerne les abus dits sexuels en prison, comment on vit en prison quand on est un homme – en France, 95,3% des prisonniers sont des hommes –. On était nous-mêmes vraiment étonnés de ce qu'on a découvert sur la place de l'abus dit sexuel en prison. Et la troisième partie, c'est un peu l'état du débat tel que je le vois de ma position à moi. Car je pense qu'on peut facilement se mettre d'accord : en fonction de la position qu'on a, on aborde les débats différemment. Si je suis un homme, si je suis une femme, je ne vois pas les choses de la même manière ; donc je parlerai comme un homme. De plus, quand on vient – ce qui est mon cas – d'une génération qui a connu le féminisme des années 75/80, on ne parle pas de la même manière que lorsqu'on découvre le féminisme à 18 ans aujourd'hui. Donc la position que je peux avoir sur les débats est aussi dépendante de mon histoire personnelle.

UN ITINÉRAIRE D'HOMME…

Qui suis-je ? Je suis un garçon, je vous demande de me croire sur parole. J'ai été militant d'extrême-gauche quand j'étais à Paris, dans les années 75-76, à une époque où toutes nos copines sont devenues féministes, c'est-à-dire toutes les femmes qu'on aimait et avec qui on vivait, celles qui nous plaisaient. Comme à ce moment-là l'extrême-gauche était un peu triste, les copines ont commencé à mettre du mauve, du violet, à nous dire qu'on était des militants tristes, que ce n'était pas très rigolo de vivre avec nous, qu'on ferait bien de se laver, etc. En plus elles critiquaient d'une manière assez radicale et violente la domination des hommes, et ce qu'elles subissaient – pas trop avec nous encore à l'époque, c'est venu après – mais ce qu'elles subissaient dans la rue, ce qu'elles subissaient au travail… Et puis nous, nous étions un certain nombre de copains militants – j'étais travailleur social à l'époque –, on avait créé ensemble des comités de lutte sur le travail social, et on se disait : « *Elles ont raison ; c'est évident, si on regarde le salaire des hommes et des femmes, la situation économique et sociale des hommes et des femmes, elles ont raison. Et ce n'est pas nouveau.* » Et on a commencé à se regrouper, entre garçons, entre copains, très timidement, dans les années 75-76. C'était bizarre parce que nos amies féministes ne savaient pas si elles devaient nous autoriser ou non à ce qu'on se regroupe, parce qu'il n'était pas question que des hommes récupèrent une once de pouvoir mâle. Puis certaines d'entre elles ont dit : « *Non, non, c'est bien qu'ils discutent entre eux, ça peut leur faire du bien, etc.* »

Dans les discussions qu'on a eues entre nous, c'était assez émouvant parce qu'on pleurait beaucoup, et on découvrait en définitive qu'on ne se connaissait pas ; c'est compliqué d'avoir milité 3-4 ans avec des copains, des amis qu'on voit tous les jours, et de ne pas se rendre compte de ce qu'ils vivent au niveau du personnel, de ne pas le savoir, de ne pas avoir entendu leurs mots. Il y avait quelques groupes d'hommes, comme ça, isolés, et c'est aussi une époque où on a vu apparaître le mouvement gay. Comme nous proclamions bien fort que nous n'étions pas « des pédés », on n'allait pas voir les mouvements gays, et entre le mouvement antisexiste – on s'est déclaré très vite groupe d'hommes antisexistes – et le mouvement homosexuel masculin, il y a eu une barrière pendant dix ans. Dix ans où il n'y a pas eu d'échanges de paroles, où on était très conforté dans le fait qu'on n'était pas des homosexuels, que certainement que les homosexuels avaient des chose à résoudre, mais cela ne nous concernait pas en fait. On a donc créé quelques groupes, puis en 1979 on s'est dit qu'on était assez nombreux

pour se rencontrer et il y a eu diverses rencontre dont une rencontre avec environ 200 hommes et des enfants dans la forêt de Senard [4], où je n'étais pas. L'ambiance générale de ces rencontres était conviviale, on découvrait d'autres rapports qui étaient plus des rapports de tendresse, entre hommes.

C'est à ce moment-là que des hommes, parisiens, ont proposé de travailler et réfléchir sur le corps, notre corps à nous d'hommes, de mecs [5]. Tous les hommes – et toutes les femmes – savent que les femmes ont un cycle de 28 jours, mais peu d'hommes savent qu'ils ont un cycle aussi, que les spermatozoïdes ça ne sort pas comme ça. On a toujours appris à connaître le corps des femmes, à pouvoir le régenter, le guider, etc., mais « *on ne touche pas au corps des hommes* »… À cette époque-là on se disait qu'on ne voulait pas forcément des enfants comme ça, n'importe quand, on voulait faire attention… Il n'y avait pas encore le sida, l'utilisation de la capote n'était vraiment pas une habitude masculine très répandue : on était à moins de 5% de rapports protégés au latex… On s'est quand même dit qu'on expérimenterait bien un mode de contraception masculine : « *Il n'y a pas de raison que ce soit nos copines qui expérimentent sur leurs corps, ou qui prennent sur leurs corps les moyens de ne pas avoir d'enfants.* » Et on a créé l'Association pour la Recherche et le Développement de la Contraception Masculine : ARDECOM. Pour ma part, j'ai expérimenté la pilule pour hommes entre 1980 et 1986, six années à peu près. D'autres hommes, tous de Paris d'ailleurs à ce moment-là, étaient plus centrés sur l'écriture, et ils ont sorti une revue qui s'appellait *Types/paroles d'hommes* [6]. Il y a eu deux-trois numéros ronéotypés, avec beaucoup de poèmes, peu de textes théoriques, et après six autres numéros sont sortis, sur les rapports entre hommes, les rapports hommes/femmes, le plaisir, la sexualité, les enfants, etc. En 1986, on a arrêté la pilule pour hommes parce qu'on avait des problèmes « techniques » : les hormones mâles sous forme de gel que l'on faisait pénétrer par voie externe polluaient notre entourage à travers les draps, les serviettes… certaines compagnes ont d'ailleurs eu des poussées de poils. Il aurait fallu développer des études en laboratoire pour trouver d'autres modes de présentation des produits, mais cela n'a jamais intéressé les laboratoires qui eux, pensaient plus à une méthode sur le Tiers-Monde : définitive, radicale et rentable. Mais que les hommes veuillent contrôler eux-mêmes les hormones qu'ils prennent, qu'ils aient la prétention que ce soit réversible, que ça ne

4 - Guiddo de Ridder l'a décrite dans son livre *Du côté des hommes. À la recherche de nouveaux rapports avec les femmes*, Paris, L'Harmattan, 1982.

5 - Ils reprenaient la même démarche que le Collectif de Boston qui venait d'éditer *Mon corps, c'est mon corps*.

6 - On va – enfin – pouvoir trouver ces textes sur le site Internet du Réseau européen des hommes proféministes.

leur fasse pas de bobos, etc., ils se disaient que ça ne marcherait jamais en France, donc il n'y a pas eu d'argent mis dans la contraception masculine.

En 1984-86 j'ai repris les études, pour faire l'équivalent d'une maîtrise de sociologie sur les groupes d'hommes et la contraception masculine, pour essayer de comprendre ce qui avait changé pour les hommes. J'ai écrit un mémoire qui s'appelle *Le masculinisme en naissance* où j'ai étudié les itinéraires des groupes d'hommes, des hommes qui faisaient partie de tels groupes, pour regarder ce qu'étaient les changements masculins au-delà des discours.

Et puis, en 1986, mon amie de l'époque me téléphone un jour et me dit qu'elle vient d'être violée, en remontant chez elle. C'était une militante féministe, qui pratiquait le Taïchichuan, elle m'annonce ça et je ne comprends rien. Je ne comprends pas comment elle, qui sait se défendre, a été violée quand même. On discute beaucoup, on parle des heures et des heures, et je me rends compte que d'une certaine manière je lui fais porter une responsabilité dans le viol qu'elle a subi. Et comme j'étais toujours dans un groupe d'hommes à Lyon, on a commencé à en parler entre nous – ma copine était connue de tous. Je commence à parler de mes réactions, qui m'étonnaient quand même, et on s'est rendu compte dans le groupe que c'était un peu général : on avait tous la même position, on était tous d'accord pour se battre contre le viol des femmes, mais quand même il y avait des moments où on se demandait : pourquoi ça leur arrive ? D'une manière ou d'une autre, on avait tendance à penser – pas aussi directement, je grossis un peu le trait – qu'il y avait peut-être quelque chose de l'ordre de la provocation de la part des femmes, pour certains viols.

Je devais faire un DEA, et j'ai commencé à travailler là-dessus, en me disant qu'il y avait peut-être quelque chose de commun aux hommes dans la perception qu'ils ont du viol. Et peut-être que ces éléments communs qu'ont les hommes dans la tête, sont constitutifs d'une part de l'identité dite masculine. Je me disais que peut-être dans le rapport au viol, il y a quelque chose de très profond chez les hommes, qui est beaucoup plus révélateur qu'une simple réaction individuelle.

C'est aussi l'époque où on a aussi commencé à parler d'homosexualité, dans les groupes d'hommes. Je sais qu'il y a des grands débats à l'heure actuelle pour savoir s'il faut des groupes mixtes ou non-mixtes. Toujours est-il que quand les groupes non-mixtes marchent bien, c'est-à-dire quand les gens arrivent à parler d'eux – et naturellement je parle ici des groupes d'hommes – qu'ils ne sont pas terrorisés par n'importe qui, on trouve des choses surprenantes. Par exemple, on s'est rendu compte que nous, hommes cools, gentils, « différents », quand nous faisions l'amour avec nos copines, nous avions quand même des trucs assez communs dans la tête, et notamment un de ces trucs c'était qu'on avait l'impression de forcer quelque chose. Il y avait une part d'érotisation qui émanait du fait de

prendre quelque chose, ce qu'on pourrait rapprocher de l'appropriation, de la domination, et, en travaillant un minimum on se rend compte qu'il y a un rapport avec le viol. Cela ne veut pas dire qu'on était des violeurs. Je veux dire que dans le cinéma qu'on se faisait tous quand on faisait l'amour avec nos copines, il y avait quelque chose qui avait rapport au viol. À ce moment-là, on a commencé à travailler sur comment on « baisait » : et bien, on est tous les mêmes, je veux dire qu'on avait tous des rapports très centrés sur la pénétration. Toutes nos copines à l'époque nous disaient qu'elles aimeraient bien être (plus) caressées, et la plupart des amis avec qui on discutait pensaient la même chose : « *Oui, on n'est pas contre les caresses, on aime bien ça… Mais nous, ça nous fait rigoler !* »

En définitive, la sexualité qu'on avait était essentiellement centrée sur la pénétration et l'éjaculation. Donc – nous étions radicaux à l'époque – nous avons décidé de ne plus avoir de rapports de pénétration. Et dans le groupe d'hommes, pendant plus d'un an, la plupart des hommes n'ont plus eu de rapports de pénétration. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne faisait plus l'amour, mais ça veut dire qu'on le faisait autrement, ce qui changeait pas mal de choses. Et on a appris alors à découvrir nos corps : « *Le corps, ce n'est pas uniquement une queue et une tête qui pense pour que la queue marche…* » On a donc essayé de vivre nos corps autrement.

À l'époque, j'ai fait un DEA sur le viol et le mythe sur le viol – j'y reviendrai après – et quand on commence à mettre un doigt dans l'engrenage de la violence, on est mal parti. On commence à recevoir plein de choses sur le viol, plein de témoignages, plein d'informations qui circulent, qui concernent, beaucoup plus largement que le viol, les rapports de violence et de domination. J'ai alors – logiquement – fait une thèse sur les hommes violents. À la même époque nous avons reçu des informations d'amis « antisexistes » québécois qui avaient monté un centre d'accueil pour hommes violents : cela nous a semblé génial.

En définitive, on a eu la chance, comme garçons, d'avoir des éléments de remise en cause, d'avoir des copines qui passent des heures et des heures à nous expliquer ce qu'elles voulaient vivre avec nous, et ce qu'elles ne voulaient pas vivre. Et quand moi j'écoutais les hommes violents, j'avais l'impression qu'il y avait des garçons qui n'avaient pas eu cette chance-là. Donc, avec d'autres amis, on s'est dit que plutôt que d'avoir une vision manichéenne des hommes, si on pouvait servir à quelque chose, cela pouvait être de permettre à des hommes de changer. Que des femmes ne supportent plus des violences qu'elles pouvaient subir, est une chose ; permettre à ce que des hommes et des femmes qui s'aiment puissent vivre autrement, ensemble, est une autre. On a donc monté avec mon complice Gérard Petit[7] à Lyon un centre d'accueil pour hommes violents : RIME[8].

Après, j'ai continué comme chercheur contractuel et hors-statut. Avec Jean-Paul Filiod j'ai travaillé sur les hommes et l'espace domestique. Ce qui m'intéressait c'était autant ce qu'on n'avait pas envie de vivre que ce qui changeait. On a donc été vivre chez des gens – je suis ethnologue – qui se réclamaient antisexistes, proféministes pour certains, et d'autres qui se proclamaient libéraux-progressistes. On s'est installé avec notre petit carnet pendant une semaine, dix jours, pour regarder comment ils vivaient, pour comprendre un peu ce qui changeait du côté des rapports hommes/femmes… On a essayé de réfléchir aux effets des constructions différentes du masculin et du féminin sur le propre et le rangé. Nous avons montré comment hommes et femmes, par pression de l'entourage et des stéréotypes de genre, ne sont pas égaux face au désordre et à l'action de mettre de l'ordre dans le ménage. Les femmes, pour être conformes à l'image de la « bonne » épouse, nettoient avant que cela soit trop sale, elles sont préventives. Quant aux hommes, du moins ceux qui nettoient chez eux, ils nettoient, donc remettent de l'ordre quand ils voient, ou quand ils sentent (vêtements) que c'est sale : ils sont curatifs… Après allez vous mettre d'accord sur ce qui est propre, sale…

Et puis le sida est arrivé, pas mal de copains en sont morts. Et on a des conjoints d'amis qui continuent à survivre : on est obligé de gérer ça aussi, ce travail quotidien avec des gens qui vivent avec le VIH.

J'ai toujours été intéressé pour travailler sur les clients des prostituées, me disant qu'il y a quelque chose dans la sexualité masculine qui oscille entre la maîtresse, la femme et la prostituée. Avant le sida, je n'ai jamais pu trouvé d'argent

7 - Gérard comme beaucoup d'autres garçons du groupe d'hommes de Lyon avait refusé l'armée et s'était retrouvé insoumis. Une des formes qu'a pris l'antisexisme des premiers militants proféministes en France a été de refuser l'ordre militaire et son aéropage de violences, d'éducation au sexisme et à la discipline mâle.

8 - RIME : Recherches et Interventions MasculinEs (le « E », c'est pour la rime) a été créé par Gérard Petit, Josiane Nahon, Bruno Hérail, et moi-même, pour mettre en place une structure d'accueil pour hommes violents tout en réfléchissant à la question des violences faites aux femmes. Le centre d'accueil pour hommes violents de Lyon a commencé à fonctionner en novembre 1987. Pour fermer en décembre 1996, faute de subvention. C'est essentiellement Gérard Petit, Isidro Fernandez et moi-même qui l'avons animé.
Nous avons eu beaucoup de soutien des organismes féministes, et des amis du groupe d'hommes de Lyon, très peu des administrations et autres pouvoirs. Par exemple, dans la série « Gentillesses», il faut savoir que des universitaires lyonnaises ont menacé les premiers psychologues avec qui nous travaillions de ne pas avoir leur thèse s'ils continuaient à accueillir les hommes violents à RIME…

pour travailler sur les prostituées… Le sida arrive, les prostituées sont virtuellement un risque de transmission, on obtient des fonds… La recherche a duré une année. J'ai vécu une année de trottoirs à Lyon avec Odette Barbosa et Lilian Mathieu pour essayer de comprendre les tranformations de la prostitution, découvrir ce que nous avons appelé « les nouveaux territoires de la prostitution » [9]. Puis, fidèles à notre éthique de la recherche, on a monté un bus de prévention sida à Lyon avec les personnes prostituées, qui continue à exister, qui s'appelle CABIRIA. Le bus fonctionne « à parité » : la moitié des personnes y travaillant vivent de la prostitution, et l'autre moitié du secteur sanitaire et social. C'est un bus qui se dit féministe et qui organise des actions de solidarité avec les personnes prostituées. Sans même poser le débat – parce que je pense que ça peut être un faux débat – sur « *Est-ce qu'on est pour ou contre la prostitution ?* », il faut dire qu'il y a des gens qui vivent là-dedans, qui y sont opprimé-e-s et exploité-e-s : ce n'est pas en niant les gens qui vivent dans un milieu qu'on peut faire évoluer ce milieu.

Pour ce qui est des travaux les plus récents, on vient de terminer une enquête sur la sexualité en prison. On n'a pas eu l'autorisation du ministère de la justice pour rentrer dans les prisons – on a été baladé de bureaux en bureaux pendant quinze mois – et on a donc travaillé par témoignages extérieurs. Le livre sur cette étude est sorti en lien avec l'Observatoire International des Prisons.

Enfin – après on passe au thème du débat – actuellement, et depuis trois ans, je mène une recherche sur l'échangisme ; j'ai abouti là par hasard et c'est passionnant, c'est en plein dans le commerce du sexe et ça nous pose d'autres questions théoriques [10]. On en reparlera peut-être plus tard…

Voilà un peu et rapidement mon itinéraire. Sur les méthodes qui nous permettent de travailler : nous sommes ethnologues, et nous sommes lent-e-s. Quand on demande de l'argent à un ministère, il en donne pour un an, deux ans. Vu nos méthodes, on met toujours le double. Nos méthodes, c'est vivre avec les gens : il y a un présupposé humaniste qui consiste à se dire que toutes les personnes, quelles qu'elles soient, vivent de manière organisée et qu'il y a du sens dans leurs vies. D'autre part, les pratiques individuelles, ce qu'on fait tous les jours, ce qu'on pense tous les jours, sont fortement influencées par les rapports sociaux : ce sont les rapports sociaux qui nous mettent en position. C'est facile de comprendre que quand on est riche, homme et blanc, on vit différemment que quand on est pauvre, femme et noire. On peut étendre cela à l'ensemble des rapports sociaux. Nous pensons – je dis « nous » parce que c'est tout le groupe de recherche auquel j'appartiens – que si on veut comprendre la logique des pratiques individuelles et collectives, il faut comprendre les rapports sociaux qui les structurent ; et pour comprendre les rapports sociaux, on est obligé de vivre avec les gens et, dans une certaine mesure, comme les gens. On pourrait faire des

9 - Parmi les résulats de notre étude, on notait des transformations importantes du contexte (la baisse du proxénétisme, la consommation de drogues) et de la composition de la population prostituée :
- **Un vieillissement de la population des femmes prostituées** : 50 % des femmes qui exercent sur le trottoir ont plus de 40 ans, 20 à 25 % d'entre elles dépassent la cinquantaine, et pour de nombreuses prostituées, la retraite est une question d'actualité.
- **Une apparition massive d'hommes prostitués** : garçons de passe et « transgenders » (travestis et transsexuels non opérés) occupent dorénavant une place importante. **À Lyon, une femme prostituée sur trois est un homme biologique de naissance**.
- **Une prostitution virtuelle, une prostitution fantasmée, importante** : près de la moitié de la prostitution des mineurs que nous ont décrit, parfois dans le détail, nos divers interlocuteurs et interlocutrices est inexistante. Le fantasme de prostitution est massif dans le travail social traditionnel.

10 - La recherche s'est terminée début 1998. L'échangisme, les clubs (les boîtes-à-partouzes) et saunas, les lieux de dragues externes, sont des lieux très patriarcaux. De fait, là, les hommes échangent les femmes et contrôlent l'ensemble de la chaîne de l'échange. De plus, ce sont des lieux chers… Moi qui ait été élevé au sein de la Révolution Sexuelle, nourri par les textes de Wilhelm Reich et le mouvement communautaire, je pensais trouver là les métastases de Mai 68, j'ai été très déçu ; et les amies chargées d'études avec qui j'ai travaillé, encore plus. Mais même patriarcal, l'échangisme interroge. Je suis persuadé qu'il nous faut penser au dépassement du genre, des rapports sociaux de sexe; bref des questions qui tournent autour de la fin de la domination masculine. Dans ces questions, je pense qu'il faut aussi se requestionner sur le couple (le *deux*, que les deux soient ou non du même genre n'est pas le problème principal). La famille nucléaire (Papa, Maman et les enfants) est un modèle qui prend l'eau de partout, et qui résiste très peu à la crise. Par contre, insérées dans ce modèle, on trouve l'appropriation, la jalousie, l'enfermement, la perte de liberté ; pour les femmes, et pour les hommes. Je pensais trouver un lieu utopique, il n'en est rien. Dommage !
L'échangisme est aussi un lieu de commerce du sexe en plein expansion, de manière surprenante, arrivent aujourd'hui de nombreux jeunes couples. Quand on les interroge, on se rend compte qu'eux aussi (du moins une partie) cherchent des alternatives à la conjugalité classique. Ils/elles veulent vivre un « autre modèle » de sexualité. En général les hommes sont éduqués dans la dissociation entre sexualité conjugale et sexualité extra-conjugale cachée (amantes, maîtresses ou relations payées) ; et les femmes gardent les enfants. Là, on voit une volonté nette de « s'amuser ensemble », de rompre la division traditionnelle. Le problème est qu'aujourd'hui ces lieux sont baignés dans l'érotisme pornographique. Cela ne favorise pas vraiment – et c'est un euphémisme – l'élaboration érotique égalitaire et alternative.
Avec Isabelle Million, nous y avons mis en place la prévention sida et l'association *Couples contre le sida* [21, place Tolozan - 69001 Lyon].
Un livre sur cette question est en préparation.

interviews – on en fait – mais une interview c'est un moment limité, et il y a plein de choses qui ne sont pas dans les mots, qu'on trouve par contre dans les pratiques, dans les gestes, dans les modes de vie des gens. Pour les comprendre, il faut vivre avec eux. Donc cela veut dire prendre du temps. Et il y a des milieux qui sont plus durs à approcher que d'autres. Ça veut dire aussi passer des contrats avec des gens. Par exemple avec les prostituées, c'était clair qu'elles savaient qui on était : elles ont lu le rapport final avant la fin, elles ont eu le droit de nous dire : « *ça, ce qui écrit là, ça me gêne, je n'ai pas envie que ce soit dit comme ça…* » On ne vit pas la vie des gens à leur place. Parfois, des sociologues, des ethnologues font beaucoup de mal sur leurs terrains, uniquement parce qu'ils n'ont pas pris le temps de vérifier que les informations qu'ils donnent sur les modes de vie des personnes ne sont pas dangereuses pour ces dernières ou leur système social. Donc on essaie d'être le plus correct possible par rapport à ça.

Je voudrais dire aussi, avant d'aborder la violence, que je suis maintenant membre d'un groupe de recherche en sociologie féministe à Paris, le GEDISST, et que je suis rentré également dans l'équipe féministe SIMONE de l'université de Toulouse-Le Mirail [11]. Ce n'est pas un hasard : de plus en plus de chercheurs hommes s'intéressent à la problématique de recherche féministe. Il y a quatre ou cinq ans, on était trois ou quatre dans la francophonie. Ni notre présence en tant qu'hommes ni, à l'inverse, l'absence des hommes dans ces champs de recherche n'étaient alors problématisées. Aujourd'hui, se posent des vrais débats théoriques et on a décidé de les discuter collectivement à Québec en septembre 1996, au colloque du GREMF – un grand groupe féministe nord-américain [12] – où on va conjointement animer un atelier sur les recherches faites sur les hommes par les hommes, et un atelier où les femmes féministes se demandent si elles peuvent travailler avec les hommes. En gros la question va être : « *Qu'est-ce qu'on fait – hommes et femmes – dans la recherche qui se dit féministe d'un côté, masculiniste, proféministe ou pro-libération sexuelle de l'autre, pour se mettre d'accord sur des termes et sur des modes de conduite ?* »

11 - Le GEDISST est le Groupe d'Études sur la Division Sociale et Sexuelle du Travail [59-61, rue Pouchet - 75017 Paris]. C'est le seul laboratoire du CNRS estampillé « féministe » en France. On lui doit beaucoup d'études sur les femmes, leurs luttes, le travail domestique, les nouvelles techniques de procréation…
Quant à l'Équipe SIMONE [Maison de la recherche, université Toulouse-Le Mirail, 5, allée Antonio Machado - 31058 Toulouse, simone@cict.fr], créée par Marie-France Brive et dirigée aujourd'hui par Nicky Le Feuvre, elle anime aujourd'hui des enseignements féministes et proféministes sur les rapports sociaux de sexe en sociologie, économie et en histoire. À noter la très intéressante formation de DESS (3ème cycle) sur les politiques locales et les rapports sociaux de sexe, unique en France à ce jour. On peut obtenir une plaquette sur le DESS sur simple demande.
Inutile de dire qu'après mon éviction de l'université de Lyon, avec l'aimable complicité d'une partie de l'Évêché, de la municipalité et… de collègues universitaires –comme quoi, personne n'est parfait –, j'ai été ravi d'être accueilli comme Maître de Conférences par la seule équipe française qui mène des études et des enseignements de cette envergure en sociologie et en anthropologie sur les rapports de pouvoir entre hommes et femmes.
D'autres cours et enseignements féministes existent. On peut se renseigner à l'ANEF, Association Nationale des Études Féministes [34, rue du Professeur Martin - 31500 Toulouse].

12 - GREMF : Groupe de Recherche Multidisciplinaire Féministe ; le GREMF est rattaché à l'université Laval de Québec.
Le colloque a été une vraie rencontre entre hommes et femmes, universitaires et activistes/militant-e-s. C'est de ce colloque et en particulier des tables rondes animées par Francine Descarries et moi-même, avec la complicité de Michel Dorais et de Germain Dulac, qu'est née l'idée des regroupements proféministes francophones.
Depuis, nous avons créé le Réseau Européen d'Hommes Proféministes dont l'appel à création est en fin de livre.

LA VIOLENCE : UN MYTHE

Au début de cette conférence je vous ai parlé de mythes. Roland Barthes publie *Mythologies* en 1957 [13]. Il explique qu'il y a des grands mythes qui font qu'on sait d'où on vient, où on va, etc.

Les peuples lointains sont toujours décrits dans les ouvrages ethnologiques classiques à travers leurs rituels et leurs croyances, leur cosmologie… Ils n'ont cependant pas l'apanage du magico-religieux, du mythologique. Il n'y a pas d'humain, de société humaine qui puisse être sans s'expliquer son existence. Le sentiment, la conscience d'exister c'est déjà mettre du sens en soi, et autour de soi, sur son environnement, sur tout. Ce sens, ces énoncés explicatifs régissent aussi bien le social que le surnaturel et le naturel. Dans les sociétés mixtes, plusieurs systèmes explicatifs se côtoient, s'affrontent parfois, s'adaptent. On pourrait évoquer les grandes religions occidentales, mais au-delà du religieux, la Science, cette grande institution, produit elle aussi des théories explicatives sur à peu près tout. On a besoin de sens pour vivre. Donc que vous croyez à la science, au bon dieu ou aux petits lutins, vous avez un système d'explications qui vous rend logique le fait que le ciel vous tombera ou non sur la tête.

Alors Barthes disait simplement que notre société complexe a nécessité l'adaptation de la mythologie. On peut avancer que tous les grands textes religieux – la Bible, le Coran, le Talmud… – font partie de notre mythologie collective, mais en même temps il y a aussi toute une mythologie moderne, nouvelle. Barthes publie un article sur l'abbé Pierre en 1956, dans lequel il montre comment l'image du petit abbé, avec son béret et sa canne, participe à une mythologie collective qui fait que ce personnage, on le croit. Relisez cet article et regardez l'image de l'abbé Pierre aujourd'hui : c'est la même image. Tout ça pour dire qu'on adhère à des représentations collectives en fonction de références mythologiques. Ces mythologies servent à une chose : nous dire que ce qu'on vit, c'est normal, et qu'on est bien normal de vivre comme ça.

Dans ce processus, n'interviennent pas seulement les grandes institutions que nous avons évoquées. Pour ce qui nous intéresse ici, les représentations sur les différences entre femmes et hommes sont certainement parmi les mieux intégrées, et elles structurent l'ensemble de nos rapports sociaux. Alors sur la violence, c'est pareil : nous sommes tous et toutes persuadé-e-s de savoir pas mal de choses sur la vie, son déroulement, ce que les sociologues pourraient qualifier

13 - Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957.

de « sens commun ». Quand on va enquêter comme je l'ai fait, on se rend compte que certaines croyances qu'on avait ne « collent » pas du tout avec les réalités que l'on découvre.

Comment j'ai fait ? Sur le viol, c'est simple, j'ai étudié les dossiers d'instruction de cours d'assises sur cinq ans dans plusieurs départements du sud de la France. Dans un tel dossier, on y trouve tout : l'histoire du violeur, de la victime, les témoignages de la concierge, du boucher, les photos des lieux, du violeur, de la victime… C'est une histoire de vie à part entière. De plus, j'ai été en prison rencontrer des hommes violeurs qui avaient été condamnés et j'ai entendu beaucoup de témoignages individuels. Je me suis vite rendu compte à ce moment-là que, quand on veut parler du viol, beaucoup de femmes ont quelque chose à dire. Et ça m'a étonné qu'il y ait tant d'amies, dont je ne pensais pas qu'elles avaient subi des viols, qui avaient quelque chose à raconter, dont elles avaient très peu parlé jusque-là. Et puis j'ai travaillé avec un groupe d'hommes, en 1987. C'était un stage où nous avions décidé de faire se rencontrer des homosexuels et des hétérosexuels. Nous étions dans une grande ferme, et nous avions décidé de nous apprivoiser un peu les uns les autres en se disant qu'on avait peut-être des points communs, puisque nous étions tous des hommes. J'étais en train de faire ma recherche sur le viol, j'en ai donc parlé à ce moment, et j'ai eu des informations par ce biais également.

Dans ma recherche sur la violence j'ai interrogé en France et au Québec des hommes violents, des « clients » du centre pour hommes violents de Lyon, des amis d'amis, et des hommes qui voulaient parler – et comprendre – leur violence. L'étude sur la violence qui constitue ma thèse a duré quatre années. Là encore, vous l'imaginez, beaucoup, beaucoup, de témoignages de femmes.

C'est étonnant de se retrouver en face d'un garçon de 18 ans, gentil, qui a les cheveux longs, le regard bleu, tout sympathique, et de se rendre compte qu'il a violé une femme et qu'il l'a tuée en même temps : il y a brouillage d'images. C'est-à-dire qu'on voit un violeur comme un mec soit rustre, soit odieux, soit facho… Dans ces conditions, on comprend très bien que c'est un violeur. Mais quand c'est une personne qu'on prend spontanément en sympathie, on ne comprend plus rien. Quand on entend des amies parler de garçons qu'on connaît, des amis intimes, quand elles racontent ce qu'ils ont pu faire, on ne comprend pas non plus. Vraiment, il y a des moments dans la recherche sur le viol, sur les hommes violents, où on se dit qu'il y a quelque chose qui se passe et qu'on ne comprend pas. Je crois que l'explication est simple : nous avons un système de mythes modernes qui nous permet de penser qu'on n'est pas touché par le phénomène. Ou que si on est touché, c'est vraiment exceptionnel, ou alors (j'y reviendrai plus loin), peut-être qu'on y est pour quelque chose.

Alors les mythes, c'est quoi ? Sur la violence, ça donne ceci :

On nous dit que ***la violence est naturelle***, « *d'ailleurs les hommes sont plus forts que les femmes* ».

Le ***véritable homme violent*** est un monstre, un fou, un malade, un alcoolique ou un homme qui sous l'emprise de la colère perd son contrôle. Il appartient sûrement aux classes populaires… Bref, on nous persuade qu'il existe un type d'hommes violents bien particulier.

Sur ***la femme violentée, battue***, on dit qu'elle n'est pas n'importe quelle femme : « *Ce sont des femmes qui souvent le cherchent, le provoquent, consciemment ou inconsciemment.* » Un énoncé du mythe se dit souvent entre hommes : « *Les femmes aiment ça, la violence !* »

Ensuite, on nous dit qu'***il y a violence et violence*** : « *N'exagérons pas, si on commence à tout qualifier de violence, on s'égare…* » Donc il y a les coups qui sont graves, et les autres violences qui sont moins graves. C'est très grave quand c'est tous les jours, sinon le reste n'est pas si grave que ça…

Enfin, on nous dit que dans les violences masculines domestiques, ***c'est toujours les femmes contre les hommes*** ou que, de toute façon, les femmes sont aussi violentes que les hommes.

Ce sont cinq énoncés par lesquels on se représente la violence domestique en général. On les obtient facilement : vous achetez toutes les revues grand public qui traitent des faits divers chaque semaine, vous êtes sûr-e-s d'avoir des articles là-dessus. Le viol et la violence font vendre, et vous allez trouver tout ça décliné de manière assez simple.

Pour le viol, c'est un tout petit peu différent, mais pas beaucoup :

On nous dit que ***le viol est une pulsion sexuelle irrépressible***, qu'on ne peut pas faire grand chose, puisque c'est une pulsion.

On nous dit que ***les violeurs sont des fous***, des monstres ou des hommes en manque sexuel. Ou alors, dans un autre type de littérature, on nous dit qu'ils sont des héros, des guerriers.

On nous dit que ***les femmes provoquent souvent le viol***, que ce n'est pas n'importe quelle femme qui est violée : ce sont les femmes belles et provocantes.

On nous dit qu'***on ne peut pas qualifier de viol n'importe quoi*** : c'est un acte violent, commis la nuit, par un individu armé. C'est aussi la mort de la femme.

Enfin, on nous dit aussi que le viol, ***c'est les hommes contre les femmes***.

Les deux mythes se ressemblent beaucoup, ce n'est pas un hasard si j'ai travaillé sur les deux sujets l'un après l'autre. D'un point de vue sociologique – et

non plus seulement symbolique ou discursif – leurs contenus se font écho. Ils prennent sens dans un même système politique inégalitaire qui les légitime en retour.

Dans ce qui suit, je vais faire quelque chose qui ne va pas être agréable du tout : dire de quoi je parle lorsque j'évoque la violence. Mais cela nécessite un petit préambule.

Depuis 1987, il y a eu quelques campagnes contre les violences faites aux femmes, contre les abus sexuels, avec des spots télé, etc. Maintenant on sait que ça existe. Ça n'a pas toujours été le cas. En 1974, à Paris, des femmes ont commencé à dire qu'il y avait des femmes battues et on leur a répondu : « *Mais certainement, ce sont des femmes pauvres, des alcooliques…* » Elles ont insisté : « *Pas du tout, dans le XVI*ème *arrondissement aussi !* » – *Ah bon ?* » Elles ont été traitées de folles. Ce qu'elles disaient n'était pas crédible, ça n'existait pas comme problème : « *Oui, il y a bien quelques tarés, mais en dehors des tarés qu'il suffit de mettre en prison, ce n'est pas un problème social.* » Et si elles avaient à le traiter comme problème social, c'est « *peut-être qu'elles avaient vécu des choses…* », c'était en définitive une histoire personnelle qu'on mettait sur la place publique. Les militantes qui ont commencé à se battre contre les violences que subissaient les femmes n'ont pas été crédibles, pendant très longtemps. Y compris autour d'elles, parmi certaines féministes. Il y a eu des débats de certains groupes féministes sur la place de la violence où, longtemps après, certaines femmes ont dit qu'elles avaient complètement sous-estimé ce phénomène-là. Et on en est aujourd'hui encore à se dire – les spécialistes ont cette impression-là – qu'on sous-estime encore cette question. Il y a quelques années, lors de la première campagne contre les violences faites aux femmes, nous avons chiffré à deux millions le nombre de femmes battues : c'est un chiffre très politique, qui était acceptable par les médias à l'époque, qui ne faisait pas trop peur. Mais dès qu'on commence à prendre une définition plus scientifique, ce que je vais essayer de faire, on arrive à beaucoup plus que deux millions. Tout ça pour dire que les mots s'usent…

Pour étudier la violence, j'ai repris des témoignages d'hommes, que je qualifie de violents. C'est compliqué : en fait, en arrivant à RIME, les hommes ne disent pas (ou peu) qu'ils sont violents ! Ils ne le deviennent qu'après quelques séances (*sic*). D'ailleurs, ils le disent eux mêmes… Ils téléphonent et disent :

« *Bonjour, j'ai su que vous existiez…*

– *Oui, on est un centre pour hommes violents.*

– *Mais moi je ne suis pas violent.*

– *C'est très bien, je vous félicite, au revoir !*

– *Non, non, ce n'est pas ce que je voulais dire…* »

En général nous expliquions que c'est un problème de définition. Pour nous, mettre une claque à sa femme, la rouer de coups même une seule fois, c'est être violent.

Les hommes entendent très bien cela. Souvent nous avons entendu alors : « *Ah bon, si ça pour vous c'est être violent, alors oui on peut dire que je suis violent, d'ailleurs c'est ce qu'elle m'a dit avant de partir…* » Car la plupart du temps, quand les hommes viennent dans un centre pour hommes violents, c'est parce que leur femme est partie ou risque de le faire. Au départ, pour eux, la violence ne les concerne pas, l'homme violent c'est n'importe qui sauf eux. C'est vraiment un gros problème de définition, il a fallu qu'on définisse bien de quel point de vue on parlait.

J'ai donc pris des témoignages de plusieurs dizaines d'hommes, je les ai classés, et je vous propose mes définitions de la violence :

Les violences physiques

Pour moi, il y a des violences physiques qui sont *l'ensemble des atteintes physiques au corps de l'autre*. Parmi celles-ci on trouve le fait de :

– taper, frapper, empoigner, donner des coups de pied, des coups de poing, des claques, frapper avec un outil (un couteau, un bout de verre, un bâton), un ustensile quelconque (une casserole, un balai, une serviette…) ou un objet quelconque (des cailloux, un œuf, des livres…).

– tirer les cheveux, brûler, lancer de l'eau ou des huiles bouillantes, de l'acide, pincer, cracher, jeter quelqu'un par la fenêtre…

– séquestrer (enfermer dans un placard, dans une cave), empêcher physiquement quelqu'un-e de sortir ou de fuir, faire des gestes violents en direction de l'autre pour lui faire peur.

– fesser, obliger l'autre à mettre la main sur un fil électrique dénudé, électrocuter.

– taper la tête contre un rocher, déchirer les vêtements, tenir la tête sous l'eau.

– mordre, étouffer, arracher un bout de doigt en mordant, casser le bras, les côtes, le nez.

– étrangler, tirer avec un pistolet, un fusil, poignarder, tuer.

À part les personnes qui ont tué, personne ne s'est retrouvé devant un tribunal.

Les violences psychologiques

Ensuite il y a les violences psychologiques, qu'on pourrait définir comme toute action *qui porte atteinte ou qui essaie de porter atteinte à l'intégrité psychique ou mentale de l'autre* : son estime de soi, sa confiance en soi, son identité personnelle…

Parmi celles-ci, nous retrouvons fréquemment :

– insulter, énoncer des remarques vexantes, des critiques non fondées. Critiquer de façon permanente les pensées ou les actes de l'autre. Se présenter comme celui [celle] qui a toujours « la vérité », qui sait tout. Inférioriser l'autre, lui dicter son comportement, ses lectures, ses ami-e-s. Refuser d'exprimer ses émotions et obliger l'autre à exprimer ses angoisses, ses peurs, ses tristesses. Essayer de faire passer l'autre pour folle [fou], malade mental-e, paranoïaque.

– menacer d'être violent, intimider, menacer de représailles, de viol (par des copains). Menacer de mort.

– utiliser le chantage, faire pression sur l'autre en utilisant l'affection ou le droit de garde des enfants, menacer de les enlever.

– la destruction permanente, la dénégation de l'autre, créer un enfer relationnel.

– le chantage au suicide en culpabilisant plus ou moins explicitement l'autre sur sa responsabilité.

– menacer de partir, de déporter sa femme (en la renvoyant « au pays ») pour les immigré-e-s.

– forcer l'autre à des actions vécues comme dégradantes : lui faire manger des cigarettes, lui faire lécher le plancher.

– contrôler sans cesse l'autre, ses allées et venues, ses fréquentations.

– s'arranger pour que l'autre vous prenne en pitié et cède.

– se moquer sans cesse des différences d'apprentissages sociaux (le rapport au bricolage, à la voiture) et nier le travail domestique effectué par sa compagne.

– insulter et dévaloriser le genre féminin par des phrases générales aboutissant à exprimer que toutes les femmes sont des « salopes » ou des « putains ».

Les violences verbales

En dehors du contenu des paroles, relevant le plus souvent des violences psychologiques, les violences verbales réfèrent plus au débit de parole, à la violence perçue dans la voix, le ton, les cris, c'est-à-dire au mode de communication.

On y trouve :

– les cris qui stressent l'ensemble de la famille, le ton brusque et autoritaire pour demander un service, l'injonction pour que l'autre obéisse tout de suite.

– faire pression sans cesse sur l'autre en montrant son impatience.

– interrompre l'autre constamment en lui reprochant de parler, ou lui faire grief de ses silences en l'obligeant à parler.

– changer le sujet de conversation fréquemment, vouloir diriger la conversation sur ses seuls centres d'intérêts, ne pas écouter l'autre, ne pas lui répondre.

– ponctuer toutes ses phrases par des insultes ou des qualificatifs infâmants pour les femmes : putain, salope, connasse…

Une femme m'expliquait comment dix ans après que son compagnon soit parti, quand ses enfants quittaient la maison, elle entendait encore son mari qui lui criait : « *Et tu feras attention aux gosses !* » On a tendance à sous-estimer le poids des violences verbales.

Les violences dites sexuelles, ou violences sexuées

Ensuite il y a les violences sexuées ou sexuelles. C'est compliqué, le terme de sexué ou sexuel : Foucault disait qu'il n'y a pas de point neutre dans le discours, on perçoit les choses en fonction de la place où on est. Pour les violeurs, le viol est sexuel. C'est clair et net, ça fait partie de leur sexualité. Pour les personnes qui ont subi un viol, ce n'est pas sexuel, c'est de l'humiliation, c'est un crime, et ce n'est pas leur sexualité. Donc, quand on qualifie le viol de sexuel, c'est comme si on prenait partie pour le violeur. C'est une violence sexuée parce qu'elle appartient à une différence des sexes, à la domination d'un sexe sur l'autre, mais pourquoi forcément la qualifier de sexuelle ?

En tout cas, c'est avoir des rapports qualifiés par l'homme de sexuels, par contrainte ou menace : forcer l'autre à se prostituer, violer l'autre en public ou en privé, la battre sur les organes génitaux, lui brûler les organes génitaux – c'est extrêmement fréquent dans les services d'urgence de voir des femmes avec des brûlures aux organes génitaux–, essayer avec sa partenaire, et contre son avis, de copier des scènes pornographiques, quitte à la battre ensuite parce que « *c'est une salope* », reproduire ou exprimer des violences sexistes sur le corps et la sexualité des femmes. Les américains définissent l'infidélité comme une violence sexuelle. Pour ma part, je ne pense pas que le couple monogame soit la panacée, ni la polygamie d'ailleurs. Ce qui m'intéresse plus dans un couple ou dans un groupe, c'est quels droits ont l'un, l'une et l'autre : si l'homme a des maîtresses, ou des amants, ou d'autres rapports, je ne vois pas pourquoi la femme n'aurait pas le droit d'avoir ces rapports-là. Ce qui m'intéresse, c'est le type de contrat qu'il y a. Le fait qu'un homme ou une femme ait des relations extérieures au couple, n'est pas pour moi forcément de la violence.

Les violences contre les animaux et/ou les objets

Ensuite il y a la violence contre les animaux ou les objets. En tout cas, même si je ne confonds pas les animaux avec des objets, c'est un peu le même processus : la violence à l'autre à travers des choses, des individus ou des animaux à qui l'autre porte une valeur affective. Et ça peut aller très loin… Un homme, un jour, me dit : « *J'ai failli tuer ma copine, la preuve c'est qu'un jour j'ai donné un coup de pied à la porte et je l'ai cassée.* » (*a priori* c'était une personne qui ne se pensait pas violente) Un ou deux mois plus tard, sa copine me dit : « *La plus grande peur que j'ai eue, c'est quand il a défoncé la porte avec son pied, je pensais qu'il allait me tuer.* » La violence à travers les objets, ou à travers le meurtre d'animaux – on a eu ça dans des dossiers – peut avoir des répercussions assez graves sur la personne qu'elle vise.

La violence contre les enfants

Il y a la violence contre les enfants, qu'on peut aussi définir comme tout acte visant à porter atteinte à l'intégrité physique et psychique de l'autre. Or, on s'aperçoit que si les femmes peuvent définir comme violence ce qu'elles subissent en tant que femmes, elles sont en général plus hésitantes à qualifier de violences les fessées et les claques aux enfants. Il en va évidemment de même pour les hommes. C'est qu'il y a une domination spécifique qui s'exerce à l'égard des plus jeunes, qui veut notamment que les coups et l'autoritarisme fassent partie d'une éducation normale. En toute logique, il n'y a pourtant pas de raison, pour qualifier un acte de violent, de faire une différence en fonction de qui le subit ou qui l'exerce.

Parmi celles-ci, nous retrouvons évidemment les punitions corporelles : les claques, les fessées, les électrocutions, mais aussi les brimades alimentaires, les viols ou les attouchements indésirés, les insultes...

La violence économique

C'est une violence dont on parle peu, malheureusement. La violence économique, c'est quoi ? C'est d'abord les salaires des femmes qui sont encore en général 30 à 50% inférieurs à ceux des hommes. Mais en plus, nombreux sont les couples où soit l'homme vérifie le carnet de chèques de la femme, soit la femme n'a carrément pas de carnet de chèques ni de carte de retrait. La violence économique agit autant au niveau de l'accès aux ressources que dans l'utilisation qu'on en fait. Prenons un exemple : Niort est une ville sociologiquement très particulière en France ; c'est une ville d'assurances, et au niveau des salaires féminins/masculins, les femmes y gagnent en moyenne plus que les hommes. On a montré qu'en général, même si les hommes ramènent moins d'argent que les femmes à la maison, celui des femmes est considéré comme second : il sert à acheter la résidence secondaire, à mettre de l'argent de côté… Il y a une véritable organisation symbolique de la gestion de l'argent.

Il y a aussi ***les violences contre soi-même*** : les hommes violents sont très suicidaires, notamment parce que le code de l'honneur masculin veut qu'on ne soit pas violent avec les femmes et les enfants. On doit pouvoir rester maître chez soi sans être violent. Donc, si on est pris en flagrant délit de violence, quelque part c'est qu'on n'est pas vraiment un homme… D'autant plus quand c'est la police qui vient vous chercher pour vous mettre en garde à vue : c'est assez humiliant. Au Québec, la première année où ils ont appliqué la loi sur les violences faites aux femmes, c'est-à-dire qu'ils ont systématiquement mis en garde à vue les hommes violents pour protéger les femmes, il y a eu énormément de suicides.

Et puis il y a toutes les autres formes de violence : ***les violences contre autrui dans la rue***, pour montrer qu'on est le plus fort ; ***le contrôle temporel*** – un homme m'expliquait qu'il était tout content parce que sa femme se levait dix minutes avant lui pour lui préparer son déjeuner, et elle se couchait dix minutes après lui le temps de faire la vaisselle : il avait bien domestiqué les horaires de sa femme, et il en était assez content – ; ***empêcher l'autre de suivre des études***, lui déchirer ses copies, ses convocations d'examens…

J'arrête cette liste, elle est difficile à entendre. En l'écoutant, il est impossible de dire que la violence ne nous concerne pas : il faut arrêter de penser que le phénomène ne concerne que quelques salauds et quelques femmes maltraitées… En fait, on se rend vite compte qu'elle est relativement proche de nous.

LES ÉLÉMENTS DU MYTHE

À présent, je vais reprendre un à un les énoncés du mythe, en mettant en parallèle ceux sur le viol et ceux sur la violence.

Sur la violence, on dit qu'elle est naturelle. C'est pratique, la nature. Aristote nous expliquait déjà pourquoi lui, qui était un homme libre, était petit et malingre, tandis que les esclaves étaient grands et costauds : c'est bien parce que la nature avait fait leur corps pour être esclaves, et celui des hommes libres petits et malingres puisque de toute façon les esclaves sont là pour les servir. La nature est bien faite ! Dès qu'il y a des rapports de domination, dès qu'on veut légitimer les rapports de domination, on a recours à la nature.

Parlons quand même de ces différences de nature qui nous font dire que les hommes sont plus forts que les femmes. Qu'est-ce qu'on appelle la force ? Est-ce que c'est soulever un poids *T* à un instant *t*, le tout mesuré en Joules ? Ou est-ce que c'est la quantité de travail qu'on est capable de fournir en une journée ? Si c'est ça, il y a problème : dans beaucoup de sociétés, les hommes dominent et les femmes font tout le travail. En France, dans les couples de 25-35 ans où les deux travaillent, l'homme fait l'équivalent d'une heure et demie de travail domestique par jour, pendant que la femme en fait trois heures et demie. Et, si cet écart diminue régulièrement, la quantité de travail que fournissent les femmes est toujours supérieure à celle des hommes. De plus, il faudrait pouvoir comparer des termes comparables. Or, dans beaucoup de sociétés, les femmes n'ont pas le droit de manger avec les hommes. Chez nous, les pressions esthétiques interviennent à la place de nos croyances religieuses. On dit aux femmes : « *Si vous mangez trop, à votre faim, vous ne trouverez pas de mari.* » Ces pressions modèlent le corps des femmes et induisent une alimentation différente de celle des hommes. Des travaux américains montrent que les mères nourrissent plus les petits garçons que les petites filles : « *Il en aura plus besoin.* » Donc, c'est compliqué de savoir si les hommes sont plus forts que les femmes, parce qu'on ne mange pas la même chose depuis longtemps. On sait par contre que c'est dans les sports mixtes comme le marathon que les écarts de performance sont les plus faibles. Évidemment, si vous ne permettez pas à l'autre de mesurer, si vous construisez la différence *a priori* et si vous la réifiez comme une chose incompressible, vous avez du mal à comparer les résultats. Tout ça pour dire qu'il n'est pas prouvé que les

hommes, par nature, sont plus forts que les femmes. Il est prouvé aujourd'hui que les éducations différenciées entre les hommes et les femmes font que les hommes sont plus tournés vers les travaux manuels et l'effort physique ponctuel.

En revanche, quand on étudie la violence ou le viol, on se rend compte qu'en dehors de ces explications naturalistes, la violence est d'abord un rapport de domination. Nous disons souvent que le problème, ce n'est pas la violence, elle n'est qu'un symptôme. Le problème est : quels sont les rapports sociaux qui permettent que la violence existe ? Ce n'est pas le comportement violent qui est à traiter comme tel, ce sont les rapports sociaux dans lesquels les gens se trouvent, où l'un peut imposer une position à l'autre, qui légitiment le fait qu'on puisse utiliser la violence.

Sur le viol, il y a une petite variante : on vous dit que le viol est naturel parce que c'est une pulsion. Et tous les violeurs vous diront : « *Je n'y peux rien, elle était tellement belle que je n'ai pas pu me contrôler… Ça a tapé dans ma tête…* » Ce qui est étonnant, quand on regarde les dossiers d'instructions des Assises pour viol – les personnes violées avaient entre 2 et 85 ans –. On se rend compte que c'est tellement naturel que l'homme se sent obligé de menacer de mort sa victime, de prendre un couteau ou une arme… C'est-à-dire qu'on a vraiment l'impression que les discours sur la naturalité du viol est reconstruit *a posteriori*, pour légitimer le fait que ça existe. Mais là encore, le fait d'accepter le discours sur la pulsion irrépressible veut dire qu'on légitime le viol. Quand les violeurs ne sont plus en situation de défense, c'est-à-dire après qu'ils aient été jugés, en parlant du viol ils ne parlent plus d'une telle pulsion irrépressible, mais de « rigolade » entre hommes, de « bon plan qui a mal tourné… » Dès qu'ils ne sont plus dans une situation où ils doivent justifier ce qu'ils ont fait, ils remettent le viol à la juste place qu'il a dans les valeurs masculines, c'est-à-dire un mauvais moment qu'ils font passer à une personne pour prendre du plaisir.

Sur l'homme violent, que dit-on ? **L'homme violent est un fou, un monstre, un malade, un alcoolique, un homme sous l'emprise de la colère qui perd son contrôle ; il appartient aux classes populaires**. Bref, il y aurait un type d'homme violent… Sur l'appartenance aux classes sociales, nous savons maintenant que ce phénomène n'est pas uniquement limité aux classes populaires, mais qu'il a à voir avec tous les milieux. Mais ce n'est pas de tous les milieux que viennent les femmes aux refuges pour femmes battues : ce sont en général des femmes qui ne disposent pas de réseaux de soutien, de ressources autonomes… Oui, les femmes qui demandent de l'aide et un hébergement appartiennent, plus que les autres, aux milieux populaires. Mais elles ne représentent pas l'ensemble des femmes violentées.

Une petite anecdote : j'utilisais les locaux de RIME pour faire un cours et lorsque des étudiant-e-s que j'avais rentraient et croisaient des hommes violents qui sortaient, ils et elles étaient toujours estomaqué-e-s de voir l'allure des hommes violents : gentils, affables… C'est-à-dire tout sauf le portrait qu'on nous fait de l'homme violent. En général, on parle d'eux comme de psychopathes. Alors que ce sont des gens qui, en dehors de la violence qu'ils exercent sur leur compagne de temps en temps, sont extrêmement charmants : de bons collègues, de bons travailleurs, des gens gentils… Quand le journal *Détective* [14], toutes les semaines, montre une photo d'un homme violent ou d'un violeur en disant : « *Cet homme-là est un monstre, un meurtrier !* », quand l'information met systématiquement en avant les faits divers les plus atroces, qu'est-ce que cela véhicule comme message ? Cela dit : « *Vous reconnaissez-vous dans le portrait ? Non, vous êtes un type normal, gentil, vous aidez même votre compagne dans les tâches domestiques… Bref, vous n'êtes pas un salaud, vous n'êtes vraiment pas un monstre, donc vous n'êtes pas ce qu'on appelle un* « *homme violent* ». Pour peu que vous évoluiez dans un milieu dit progressiste ou libertaire, vous vous croyez encore plus extérieur à ce genre de rapports…

Et plus on va diaboliser le portrait de l'homme violent – c'est pareil avec l'homme violeur –, plus on va transformer le portrait en caricature, moins les hommes vont pouvoir se reconnaître dans ce portrait. Et plus on va faire honte aux hommes violents ou aux abuseurs, et moins ils vont en parler. Et le même processus est intériorisé par les compagnes. Comment voulez-vous dire à vos ami-e-s : « *Mon copain, je suis désolé, c'est un homme violent ; celui que j'adore, avec qui je voudrais vivre toute ma vie, c'est un homme violent* », en vous disant que vos amis vont l'imaginer comme le monstre que décrit le mythe ?

Le mythe sur les hommes violents et les hommes violeurs isole complètement ces hommes, et empêche d'en parler. Surtout, il déresponsabilise n'importe quel homme de cette problématique-là.

Détective prend des photos après 48 heures de garde à vue. Je vous mets au défi de trouver une belle photo de quelqu'un qui vient de passer 48 heures dans un commissariat de police. D'autant plus qu'en général les policiers veulent montrer qu'ils sont vraiment des types bien : quand ils tombent sur un homme violeur, ils le massacrent…

Dans les cours d'assises, on a fait le choix d'avoir des experts psychiatres et pas d'experts sociologues. L'expert psychiatre raconte la vie de la personne, et

14 - Un journal à sensation spécialisé dans les récits de crimes particulièrement crapuleux, mêlant sexe et violence, dont les gros titres racoleurs et les photos de couverture s'affichent en général en grand format dans tous les bons kiosques de journaux…

après on demande si la personne est vraiment responsable au sens de l'ancien article 64 du code de procédure pénale. Si oui, si elle est responsable, elle prend la peine maximum. Si non, elle aura des circonstances atténuantes ou, si elle est déclarée totalement irresponsable, elle ne relèvera plus de la justice pénale et sera transférée en hôpital psychiatrique. Le psychiatre est médecin, et la médecine devrait avant tout s'exercer dans une relation de libre choix entre le thérapeute et le malade. Ici nous ne sommes plus du tout dans ce cas de figure : le juge demande au psychiatre d'expertiser telle personne inculpée de viol. Bonjour la libre adhésion du malade à son thérapeute, bonjour la relation de confiance ! Et, naturellement, la personne va tout faire pour être considérée comme anormale et folle. Si je risque vingt ans de prison, et que je peux jouer la comédie sur le fait que je ne suis pas responsable, je le fais, c'est normal. L'expert le sait aussi. Toujours est-il que, d'une manière ou d'une autre, quand on parle, aux Assises, des hommes violents, du viol, des violences faites aux femmes – car c'est en Assises qu'on en parle, on n'en parle pas à l'extérieur –, on parle de folie. Le psychiatre va aussi servir à individualiser un problème social, collectif, à le transformer en phénomène individuel. Alors qu'un expert sociologue aurait probablement fait un autre type d'expertise. Mais la fonction juridique des Assises sert à ça : casser la compréhension collective des phénomènes sociaux pour les ancrer dans des histoires individuelles.

On dit que les hommes violents sont alcooliques. Une enquête a eu lieu sur les 1500 premiers hommes qui sont allés dans les centres pour hommes violents au Québec (il y a là-bas 35 centres de ce type, tous pleins à craquer) : 50% des hommes qui y sont passés avaient des problèmes avec l'alcool. Ce qui ne veut pas dire que 50% des hommes violents sont alcooliques, ni que c'est l'alcool qui les rend violents. On connaît aussi des hommes alcooliques qui ne sont pas violents. Le rapport de causalité tend à nouveau à déresponsabiliser la personne. Elle pourra vous dire qu'elle était violente parce qu'elle avait bu, qu'elle avait fumé un joint ou qu'elle était droguée.

Un autre énoncé sur la violence masculine est un peu différent : **les hommes violents sont également persuadés qu'ils réagissent sous l'emprise de la colère.** Ils disent : « *C'est monté, monté… Je n'ai pas pu me contrôler, j'ai frappé !* » Dans les groupes pour hommes violents, on apprend à un homme, en un mois et demi environ, à ne plus frapper sur sa compagne. On n'apprend pas à ne plus être violent en un mois et demi, mais bien à ne plus frapper sa compagne : on doit pouvoir contrôler cette colère-là. Et on dit à l'homme : « *C'est bizarre, quand le patron te fait une remarque, quand le flic te met un PV, ça doit te mettre en colère aussi, non ? Alors pourquoi tu ne tapes pas ?* » Il y a des circonstances où on s'autorise à perdre le contrôle et d'autres où on se maîtrise. La perte de contrôle est un énoncé de plus qui permet de dire aux hommes violents qu'ils ne sont pas vraiment responsables de ce qu'ils font. On a aussi des énoncés sur le stress qui cause la violence, la jalousie, etc. Chaque fois que vous entendez un tel énoncé, vous pouvez essayer de le transformer en son contraire : il y a des hommes jaloux qui ne sont pas violents, il y a des hommes violents à la campagne et à la ville…

Bref, toute une série d'arguments nous est donnée pour nous dire qu'en définitive lorsque les hommes sont violents, ce n'est pas vraiment de leur faute. Quand on observe les hommes violents, et c'est valable aussi pour les hommes violeurs, on s'aperçoit que ce sont des hommes « normaux ». Qu'est-ce qu'un homme « normal » ? C'est un homme qui ne parle pas de lui : ce sont les femmes qui s'épanchent, lui n'est pas une femme. C'est un homme qui est avant tout bien structuré sur un axe tête-queue. Il n'a jamais tort, il n'a pas de défauts. Il est persuadé de savoir ce qu'est un « vrai homme », c'est-à-dire l'opposé d'une femme. D'ailleurs, lui précisément est un vrai homme et c'est donc normal qu'il dirige chez lui, sinon ce ne serait plus vraiment un homme. C'est un homme qui a oublié qu'il y a des gris : sa vie est blanche ou noire, elle est très binaire. Il peut dire des choses du genre : « *Quand je suis heureux, c'est grâce à ma femme parce qu'elle s'occupe bien de moi, de la maison, des enfants, etc. Et quand je suis malheureux, c'est à cause d'elle aussi*. » C'est un homme ordinaire dans le sens où ce n'est pas un homme autonome, il est dépendant dans le domestique d'une mère ou d'une épouse, il a du mal à vivre tout seul. Un des problèmes que nous avons eu en travaillant avec des hommes violents, a été que certains d'entre eux changent de compagne tous les deux ou trois ans. Et ils la jouent à chaque fois « amour total » – « *Cette fois-ci c'est la bonne, on va vivre ensemble, on va se marier* » – complètement dans le mythe de l'amour. Nous nous sommes rendus compte que ces hommes vivaient souvent des spirales de violence ascendantes avec leurs compagnes successives.

C'est d'autant plus compliqué de repérer la violence masculine que plein de représentations sèment la confusion, y compris dans le discours. Prenons le journal *Libération* à la rubrique « faits divers ». On nous y parle de « drames familiaux » : « *Il s'est suicidé après avoir tué sa femme et ses enfants.* » C'est un drame familial, ça ? Non. C'est un meurtre. De même, en sociologie ou en ethnologie on parle de « scène de ménage » ; on donne des exemples d'hommes donnant des claques à leur copine, on nous explique qu'« *elle le mettait en colère, et donc il balançait la vaisselle à travers l'appartement…* » C'est bien écrit en général, et on apprend à la fin que l'homme a tué la femme. On parle de *querelles*, de *disputes*, de

bagarres, etc. L'effet de déculpabilisation en lui-même est direct : ça permet de dire qu'en définitive, c'est une dynamique à deux et que même si lui est un peu violent, tant qu'il ne ressemble pas au portrait de l'homme du mythe, ce n'est pas bien grave.

Signalons aussi un autre type d'énoncé sur les violeurs. Dans certaines publications, ils apparaissent comme des héros, des guerriers.

La pornographie « hard » (celle connue comme telle) ou « soft » (lisez SAS et vous verrez de quoi je parle) en offre des exemples assez explicites. Mais pas besoin d'aller chercher aussi loin. Nous avons tous en tête des images romanesques où le héros, dans sa fougue, force quelque peu les résistances physiques de la belle, qui lui succombe finalement : cela met du piment ! Bref, il y aurait une différence entre violer une femme, acte crapuleux, et la « conquérir »…

Les femmes responsables

Si les hommes ne sont pas responsables des violences, qui est responsable ? Les femmes, c'est logique. Si les violeurs subissent, ne peuvent pas contrôler leurs pulsions, s'ils naissent comme ça, si en plus ils ne sont pas vraiment responsables parce que quelque chose ne tourne pas rond dans leur tête, qui est responsable du viol : la victime, évidemment.

Au cours d'une formation en Suisse, un gendarme a dit avoir demandé à une femme venue se faire accueillir : « *Qu'est-ce que vous avez fait, madame, pour qu'il vous mette dans cet état ?* » On dit toujours qu'une femme « *s'est fait violer* »… Je ne connais aucune femme qui se soit *fait violer*, par contre qui *a été violée*, oui. D'une manière ou d'une autre, on demande aux femmes violentées : « *Pourquoi vous ?* » La perception du phénomène dans le sens commun, c'est que ça n'a rien d'un phénomène politique. Ce « *Pourquoi vous ?* » est criminel, assassin.

Dans le même ordre d'idée, il n'est pas rare d'entendre – et certain-e-s de mes étudiant-e-s ne se privent pas pour le dire – : « *Il y a des femmes battues, elles sont si chiantes que moi aussi je me laisserais aller si j'étais leur mari.* »

Dans notre imaginaire social, il y a la « vraie » femme battue – comprenez : « *celle qui, vraiment, ne le mérite pas…* » L'image véhiculée est celle d'une victime totalement passive ; on l'imagine aisément douce, féminine, en tablier de cuisine, toute la journée à s'occuper des enfants, docile, muette… L'agneau qu'on livre à l'abattoir. « *Alors, là, celui qui cogne une femme comme ça, c'est vraiment un salaud ! Elle, oui, il faut la défendre…* » Mais le hic, c'est que si la femme parle,

continue de vivre tant bien que mal, elle échappe à notre représentation de la victime parfaite. D'ailleurs, lorsqu'elles parlent, ça peut durer des mois, des années, sans qu'elles quittent leur compagnon, « *alors c'est bien qu'elles y trouvent leur compte, non ?* »

Certains travailleurs sociaux prennent comme un échec personnel le fait que certaines femmes victimes de violences restent avec leur mari. Il faut être réaliste : imaginez que je vous propose d'aller vivre à New York, où vous aurez un appartement en plein Manhattan, une voiture de fonction, etc., mais qu'il faille vous décider sur le champ parce que l'avion part dans deux heures. Qui part immédiatement ? Qui laisse tout sans se retourner ? La plupart du temps, une femme qui envisage de se réfugier loin de son époux n'a pas comme perspective le continent américain et une vie de femme d'affaire… Déjà, entre le moment où elle commence à se dire que « *quand même, ce n'est pas normal* », et le moment où elle décide de partir, il faut du temps. Dur-dur de se rendre compte qu'on s'est trompé de prince charmant… Bien souvent, le départ est repoussé indéfiniment à cause de la terreur que fait régner le compagnon : « *Si tu pars, je te retrouve et je te tue !* » De plus, beaucoup de femmes ne sont pas autonomes financièrement, ni qualifiées professionnellement. Enfin, on fait le plus souvent abstraction des sentiments : on peut très bien être violentée, détester cela, mais continuer à aimer l'homme en question. On connaît tous et toutes ce genre de dilemme.

N'empêche que, malgré tout ça, on continue à entendre, de la part de l'entourage immédiat comme des professionnel-le-s du secteur sanitaire et social des discours du type : « *Ah, vous ne partez pas, madame ? Pourquoi donc ? C'est que, quelque part, ça doit vous arranger, alors…* » D'une manière ou d'une autre, c'est un cercle vicieux, tout est fait pour culpabiliser et individualiser les femmes violentées. Beaucoup se taisent parce qu'elles pensent (et elles n'ont pas tort) que si elles parlent on va leur imputer la responsabilité de la situation. Pire, bien souvent, lorsque les femmes parlent des violences qu'elles vivent, elles disent elles-mêmes qu'elles sont responsables : « *Quand je fais telle chose ça l'énerve… J'ai dû l'énerver… J'aurais dû me taire…* » Les hommes sont tranquilles, les femmes ont bien intégré la culpabilité, le mythe fonctionne bien… Certains hommes se posent d'ailleurs en victimes : « *C'est moi qui la tape mais je réponds à sa violence, parce que la violence du silence ou la violence des mots est supérieure à celle des gestes.* » Un homme est venu un jour à RIME pour proposer d'y faire un groupe d'hommes battus par les mots.

De même, à propos du viol, on parle toujours de manière évidente du fait que la victime serait provocante. Rappelons que, selon les dossiers d'instruction d'Assises pour viol, les victimes ont entre 2 et 85 ans… Un président de Cour d'Assises demandait les photos des victimes de viols pour vérifier si elles étaient

provocantes ou non. Je signale que maintenant, il n'y a plus l'examen de « crédibilité » : on ne va plus vérifier par expertise psychiatrique si la personne victime du viol est crédible ou non dans sa plainte pour viol, autrement dit si elle ne fabule pas. Un sexologue a une fois écrit dans *Marie Claire* : « *Une femme violée, quand même elle jouit !* » C'est un discours qu'on retrouve chez les violeurs. Un homme inculpé pour viol m'a déjà dit : « *En définitive, elle a joui.* » Je me suis mis en colère :

« *N'importe quoi, tu avais une arme, tu l'as rouée de coups, comment peux-tu dire qu'elle a joui ?!*

– Et bien, elle a arrêté de crier… »

Nous avons là une métaphore de la perception masculine, des rapports hommes/femmes : les hommes sont persuadés qu'une femme, quand elle ne crie pas, quand elle ne se débat pas, est forcément consentante. Beaucoup pensent même qu'en matière de sexe il faut leur forcer la main au départ, qu'elles y prennent du plaisir ensuite. Peu d'hommes sont capables de concevoir que, quand ils font l'amour avec une femme, elle puisse ne pas avoir de plaisir, ne pas jouir. Quand le *rapport Hite* est sorti [15], qui disait que la plupart des femmes ne jouissaient pas quand elles avaient des rapports sexuels avec leurs compagnons, on a traité Shere Hite de folle, comme si cela remettait fondamentalement les hommes en cause en mettant en doute leurs capacités à faire jouir leurs compagnes.

Sur la forme de la violence domestique, le mythe nous dit que la situation est grave quand la violence est quotidienne. Il faut absolument que les gens prennent conscience avant ce stade ! J'ai rencontré des hommes qui ne frappaient leur femme « que » tous les 10 ans…

En général, le scénario est le suivant : je vis avec une femme, je la frappe une première fois. Elle est bouleversée, mais elle ne peut que penser qu'il s'agit d'un dérapage, que je n'étais pas dans mon état normal. D'ailleurs, je lui assure que moi non plus, je ne sais pas ce qui s'est passé, je m'excuse, lui demande pardon. Avec un peu de chance, elle commence elle-même à se sentir coupable de la situation… Quoi qu'il en soit, elle me pardonne. En même temps, désormais, consciemment ou non, elle sait qu'il peut m'arriver de « perdre mon contrôle », et donc que cela peut recommencer… Et en effet, il y a toutes les raisons pour que quelqu'un qui s'est autorisé une première fois à vous frapper (vous insulter, vous intimider, etc.) recommence dès qu'il en ressentira le besoin : c'est clair et net, c'est systématique. Mais « *pourquoi en ressentirait-il le besoin ?* » allez-vous me dire. La violence sert à obtenir ce qu'on veut, à faire céder l'autre. Beaucoup d'hommes considèrent toute contrariété ou frustration de leurs désirs de tout

15 - Shere Hite, *Le rapport Hite*, Paris, Laffont, 1977.

ordre comme une atteinte intolérable à leur personne. Il ne s'agit pas de faire partir l'autre, mais en quelque sorte de la dresser, de la rendre docile.

Alors, la violence revient, et son intensité augmente, car il y a une tolérance physique et psychologique grandissante de la part de la personne qui la subit. Bientôt vous ne comptabilisez même plus les gifles, les humiliations…

En fait, la violence fonctionne comme un cycle. Quand un coup est donné, ce n'est pas pour que la femme parte, mais pour qu'elle cède. Après les premiers coups, il y a toujours une période pendant laquelle l'homme va essayer d'obtenir le pardon de sa compagne. Il parle du stress, de la vie quotidienne, de la colère, de l'alcool, etc.

Quand le pardon est accordé, s'ouvre une période que les chercheures québécoises appellent la « lune de miel » [16] : tout se passe bien, tout se passe comme d'habitude. Jusqu'à ce que les mêmes conditions soient à nouveau réunies : la violence réapparaît alors. Ainsi se construit une espèce de spirale montante de la violence, qui est de plus en plus fréquente. Et de plus en plus grave. Des personnes violentées fréquemment disent que la mort est toute proche. Environ 300-400 femmes meurent chaque année de violences conjugales. Sans compter les formes de mort psychique : combien de femmes n'osent plus parler à leur mari, de peur de prendre un coup ? Quelle image de soi a-t-on lorsqu'on est régulièrement humiliée, maltraitée ? Il y a peu de place pour la vie lorsque la terreur structure tout.

Il est facile de montrer que les hommes et les femmes ne parlent pas de la même chose quand ils/elles parlent de la violence. Et contrairement à ce qu'on peut croire, les hommes en connaissent plus que les femmes. Je m'explique : en général, les femmes ne désignent comme violence que les coups ; et **encore faut-il qu'elles soient convaincues que leur agresseur voulait leur faire mal exprès**. Il arrive assez régulièrement qu'elles disent : « *OK, il m'a foutu une claque, mais c'est parti tout seul, il ne l'a pas fait exprès, on ne peut pas dire qu'il me cogne, ce n'est pas « vraiment » de la violence…* » C'est donc toujours très difficile de savoir quand, dans un couple, la violence a commencé. Souvent, les femmes identifient la première violence lors de leur première grossesse. En réalité, il y a toutes les chances que cela ait commencé avant, mais qu'elles aient réagi à ce moment précis parce qu'elles se sentent particulièrement vulnérables et/ou qu'elles ne sont alors plus seules à être mises en danger. Les hommes, lorsqu'ils acceptent de parler de leur violence, identifient en général beaucoup plus de

16 - Voir à ce propos l'excellent livre de Ginette Larouche qui s'est intéressée aux victimes et aux moyens pour les aider à revivre de manière autonome : *Agir Contre la Violence*, Montréal, Les éditions de la pleine lune, 1987.

choses que les femmes. Dès que vous travaillez sur cette problématique, vous êtes confronté-e-s à des femmes (et c'est pareil pour les enfants) qui sont violentées et qui l'ignorent. Cela reproduit simplement ce qui se passe dans tout notre système social : nous sommes éduqué-e-s, femmes et hommes, de manière différenciée afin que nous ne mettions pas les mêmes choses derrière les mêmes mots. Les dominées ne doivent avoir qu'une perception imparfaite des pratiques des dominants pour que ces derniers puissent continuer à exercer leurs privilèges. C'est valable dans toutes les cultures où le genre est fortement structurant. Comme chez les peuples « exotiques », certains « rituels » ont lieu chez nous entre hommes, à l'insu des femmes (ce que j'ai appelé la « maison des hommes » dans mes études de l'homophobie). Les constructions sociales du masculin et du féminin sont telles qu'on ne met pas le même sens derrière le « je t'aime », derrière des notions telles que le *propre* et le *rangé*, la *violence*, etc.

Ce qui est sûr, c'est que dès qu'elle apparaît dans un système familial, la violence prévaut : elle remplace tous les autres modes de régulation. Les divergences, les conflits sont inévitables, mais il y a moyen de ne pas en passer par là, il y a d'autres formes de négociation des conflits. C'est aussi à cet apprentissage que servent les luttes antisexistes, mixtes ou non-mixtes.

Sur le viol, l'énoncé du mythe est quelque peu différent. On dit que **le viol est un acte violent commis la nuit par un individu armé, le viol c'est la mort de la femme**. La réalité c'est que plus de 60% des abus sexués ou sexuels sont le fait non pas d'inconnus, mais de gens que les victimes connaissent bien, très bien même. Parent, ami, enseignant, thérapeute… Ici, le mythe extériorise à nouveau complètement le viol de notre univers domestique, il vous empêche de prendre conscience que vous pouvez être abusée par votre petit copain, que nous, les garçons, nous pouvons être en train d'abuser notre copine. À partir de statistiques nord-américaines, nous nous sommes rendus compte que 67% de femmes parlaient *a posteriori* de violences sexuées ou dites sexuelles pendant leur vie de couple. Ici, le processus est le même que pour la violence : beaucoup de femmes hésitent à qualifier de « viol » des rapports sexuels non désirés, tout simplement parce que les circonstances ne correspondent à celles spécifiées par le mythe. Ajoutez à cela le système de culpabilisation – « *peut-être que je n'aurais pas dû accepter de dormir chez lui, peut-être que je n'aurais pas dû accepter le resto si je ne voulais pas aller plus loin, je n'aurais pas dû me mettre en robe…* » – et vous obtenez le contexte parfait pour que ces pratiques soient relativisées et se perpétuent tranquillement…

L'autre chose, c'est : « *Le viol, c'est la mort de la femme.* » Dès qu'on entend des personnes qui ont été abusées, elles parlent de mort. Souvent on nous dit : « *J'ai vu la mort en face.* » C'est une chose, mais le fait d'assimiler toutes les personnes qui ont subi des abus à des personnes mortes, en est une autre. C'est leur dénier le droit de se battre. Une publication de Bernard Billon au CNRS déqualifie complètement le viol en disant qu'en définitive, on peut légitimement mettre en doute que les femmes qui portent plainte aient été violées, puisqu'elles ont encore le courage de se battre. « *Une bonne victime est une victime morte.* » Quand le violeur parle de viol, il dit toujours que ce n'est pas important, il n'a aucune conscience des effets de l'abus sur la victime. Les dominants n'ont aucune conscience des effets de la domination. À RIME, nous avons mis les hommes en confrontation avec des femmes victimes de violences : ils ne comprennent pas. Les violeurs disent : « *Mais ça a duré si peu de temps, pourquoi en faites-vous tout un plat ?* » Ils ne comprennent pas comment cela peut entraîner des conséquences à vie : « *Ça n'a duré que quelques minutes, finalement !* » L'éducation masculine, l'exacerbation de la guerre, de la dureté, tend à insensibiliser les hommes et à leur faire relativiser, pour eux-mêmes et pour les autres, toutes les formes de violence.

Je termine sur le dernier énoncé commun aux deux mythes : **ce sont les hommes contre les femmes**. Autrement dit, les coupables de viol sont des hommes ET les victimes sont toujours des femmes, les hommes sont violents et les femmes sont battues. Pour les violences domestiques, une autre formulation du mythe inverse la proposition et rajoute qu'il y a autant de femmes violentes que d'hommes violents.

Sur le viol, j'ai quelques témoignages de viols d'hommes par des femmes. Il y en a peu, mais quand on les entend, c'est aussi dramatique que l'inverse.

En revanche, j'ai découvert avec étonnement le nombre d'hommes violés par des hommes. À une époque, j'étais éducateur aux Batignolles, à Paris, et souvent le soir les loubards allaient « casser du pédé » comme on dit. J'ai su après que non seulement ils leur cassaient la gueule, mais qu'ils les violaient aussi. Pour les punir d'être pédés… Je ne comprenais pas. J'ai rencontré un homme qui avait violé puis tué un garçon de 18 ans, et qui m'a dit : « *Je ne suis pas homosexuel*. » Dans l'imaginaire masculin, l'homme qui est « actif » n'est pas homosexuel. C'est celui qui est pénétré, qui est en « position de femme », qui est homosexuel. Violer un homme, ce n'est donc pas faire acte d'homosexualité. Je pense que nos catégories pour penser la sexualité (hétérosexualité/ homosexualité/bisexualité) sont complètement inadaptées : on ne comprend rien. Par exemple, dans les saunas gays, dans les lieux où les hommes se draguent entre eux, pour baiser entre eux, on trouve la plupart du temps des « hétérosexuels » mariés et bons pères de famille. C'est aussi pour ça qu'il y a des problèmes sur la prévention du sida : on a confondu les gays, ceux qui revendiquent leur homosexualité, avec l'ensemble

de la population ayant des pratiques homosexuelles plus ou moins régulières. Il faut admettre qu'on a peu d'outils conceptuels adaptés pour classer les gens selon leurs formes de sexualité.

Sur les abus dits sexuels, on a la même sous-estimation que par rapport à la violence. On a tellement l'image du viol lié à la pénétration, vaginale ou anale – mais toujours sur une femme, comme si les hommes n'avaient pas d'anus –, que premièrement on oublie de parler des victimes hommes, et deuxièmement quand un garçon est obligé de sucer, de caresser, il ne qualifie pas ça d'abus (idem pour les femmes). En regardant les chiffres nord-américains, on se rend compte qu'il y a beaucoup d'hommes abusés, qu'on ne trouve pas dans nos enquêtes françaises. Par contre, on les a trouvés dans un travail sur l'homophobie.

Deux mots sur cette étude. On a interrogé des hommes sur les événements qui les avaient marqués. Contrairement à ce qu'on pense généralement, ils ne pensaient pas du tout que leurs malheurs venaient des mères ; en revanche ils racontaient beaucoup de souffrance dans l'éducation masculine, comment, pour devenir un homme – un « vrai » homme – il fallait endurer beaucoup de violences et de souffrances. L'apprentissage de la violence, les garçons le font d'abord dans leur propre corps.

Et comme ils doivent être de vrais hommes, ils ne doivent pas se plaindre, ils ne doivent pas pleurer. Entre hommes, c'est un peu la jungle, si on est trop faible on en prend plein la gueule [17].

Je vais faire une petite digression pour illustrer mon propos sur l'homophobie et le rôle du viol. Pour cela, je ferai référence à l'étude que nous venons de terminer. La prison est une « maison des hommes » extraordinaire. La première chose qu'on fait lorsque vous arrivez en prison, c'est qu'on vous traite de « pédé ». Et comme vous n'êtes pas un pédé – ou que vous n'avez nullement l'intention de gâcher le paisible séjour que vous offre la Justice française – vous allez vous battre pour montrer que vous êtes un « vrai » homme. Toute la hiérarchie de la prison est structurée entre les « grands hommes » – les caïds, ceux qui ont été liés au grand banditisme, les braqueurs, certains politiques, etc. (ceux-là sont bien vus) –, et les « sous-hommes » – ceux qu'on qualifie de « pointeurs ». En prison, le violeur va être qualifié de « pointeur » nous dit-on. Nous avons facilement montré que tous les violeurs ne sont pas considérés comme des pointeurs. Est qualifié de « pointeur » celui qui a abusé un enfant, garçon ou fille, ou une

17 - En octobre 1997, un de nos amis, Jean Jean, a été violé par trois garçons. On trouvera en annexe le texte du communiqué de presse publié par le réseau d'hommes proféministes.

personne âgée, celui qui s'est approprié une victime en dehors des codes de domination considérés comme normaux. Et les hommes d'honneur sont, naturellement, contre le viol.

Un homme qui va en prison pour viol – j'en ai rencontré – et qui montre une photo de sa victime : si elle a entre 20 et 40 ans, il arrivera forcément à faire croire aux autres qu'elle l'a provoqué, qu'elle a porté plainte parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement avec son mari, son ami… Le pointeur est celui qui viole une personne qui ne devrait pas l'être. Le pointeur va être maltraité, et l'une des manières de le maltraiter est de le violer. Vont également être traités comme des « sous-hommes » les homosexuels – ou personnes repérées comme telles –, les travestis et les transsexuels, bref tous les hommes qui ne répondent pas aux schémas ordinaires de virilité. Ils vont alors servir de main d'œuvre sexuelle et domestique. Les surveillants savent cela et font alliance avec les « grands hommes » pour avoir la paix sociale. D'autre part, administration et personnel s'accordent à penser que les hommes ne font ainsi que pallier à l'absence de femmes… Le viol est couramment utilisé en prison pour structurer les rapports entre hommes à l'image hiérarchisée des rapports hommes/femmes.

L'utilité du viol pour les hommes, c'est de montrer leur pouvoir et d'en tirer des privilèges. Il ne faut pas oublier que dans toutes les guerres, les femmes des ennemis ont servi à récompenser les soldats de leurs brillants exploits militaires. On en a bien sûr parlé avec le conflit en ex-Yougoslavie, mais on connaît cette pratique depuis longtemps. Aujourd'hui, des caméras sont là et montrent en direct les abus en tous genres. Le débat public sur l'utilisation du viol comme arme ethnique radicale est récent, mais de tout temps on a distribué des capotes aux soldats… Le viol est tout à la fois marque de domination, de puissance collective et individuelle, et en même temps un privilège qu'on accorde aux hommes dans leurs sexualités.

Deux mots sur l'inversion que propose le mythe sur les violences domestiques. Il y aurait autant de femmes violentes que d'hommes violents, ou même parfois que les femmes sont plus violentes que les hommes.

Tous les spécialistes s'accordent à dire qu'il y a environ 1% d'hommes battus par rapport au nombre de femmes battues. N'est pas femme violente qui veut… Beaucoup de femmes qui ont témoigné essaient de se faire passer pour des femmes violentes. Dès qu'on les interroge, on se rend compte que ce sont souvent des femmes qui préfèrent dire « *On se bat* » plutôt qu'admettre et de dire : « *C'est lui qui me cogne.* »

Cet élément du mythe, cette variante tend à symétriser des phénomènes qui ne sont pas symétriques mais interactifs.

L'ensemble des mythes sur le viol ou la violence domestique sont là pour nous empêcher de penser les violences comme phénomène politique et social, collectif.

Je me répète : le problème n'est pas tant les violences, comme signe, que ce qu'elles sous-tendent, à savoir l'exercice quotidien et permanent de la domination masculine.

Voilà, j'ai été un peu plus long que prévu, et peut-être aussi que mes paroles ont pu paraître décousues à certain-e-s.

Les questions liées au viol et à la violence représentent une étape incontournable pour penser « autre chose » . Actuellement, nous sommes dans une situation où nous savons – où nous devrions savoir – ce qu'on ne veut pas vivre ensemble, hommes et femmes.

Je pense qu'on aurait intérêt à établir une sorte de contrat pour dire qu'on va se battre ensemble contre les violences et les abus dits sexuels. C'est un B-A-BA qui, s'il est respecté, permet de débattre ensuite de ce qu'on pourrait vivre ensemble.

Je ne pense pas que ce soit en dénonçant les travaux féministes ou les acquis des luttes féministes que les hommes arriveront à avancer : il faut être clair sur les choses qu'on ne veut plus vivre. Et surtout, il faut arrêter de penser que les abus, les violences, sont les problèmes individuels d'une minorité de mecs qui « délirent mal (mâles) ». Au même titre que les agressions homophobes, les actes sexistes, rien ne nous empêche de réagir en disant qu'on n'est pas d'accord. On ne doit pas être complice ou avoir peur des gens qui montrent leurs forces, qui essaient de prouver qu'ils sont les plus puissants. C'est le minimum sur lequel nous nous sommes toujours battu-e-s. Il ne doit y avoir aucune ambiguïté là-dessus. Et nous devons dénoncer tous les éléments qui contribuent à nourrir des représentations sexistes et homophobes.

Pour cela, il faut prendre conscience que la violence n'est pas naturelle, qu'elle est sociale. On peut donc la déconstruire, changer et vivre autrement. Il faut pour cela intégrer dans nos pratiques quotidiennes, dans nos rapports hommes/femmes, le fait qu'on n'ait pas eu la même éducation, notamment sur le fait de céder ou d'arriver à obtenir quelque chose. On a habitué un grand nombre de femmes à avoir des rapports sexuels quand l'homme le demande : il faut réapprendre à avoir des rapports avec des désirs multiples, et donc s'interroger sur les types de plaisirs qu'on peut prendre ensemble et sur le sens qu'on y met.

Voilà, j'espère que nous pouvons maintenant ouvrir la discussion.

Daniel Welzer-Lang

Bibliographie

1988 - *Le viol au masculin*, Paris, L'Harmattan

1991 - *Les hommes violents*, Paris, Lierre et Coudrier
Réédition en **1996** par les éditions Côté-femmes, Paris

1992 - *Arrête, tu me fais mal ! La violence domestique, 60 questions, 59 réponses…* Montréal, Paris, Le Jour-V.L.B.

1993 - *Les hommes à la conquête de l'espace domestique* (avec Jean-Paul Filiod), Montréal, Paris, Le Jour-V.L.B.

1994 - *Prostitution. Les uns, les unes et les autres* (avec Lilian Mathieu et Odette Barbosa), Paris, Anne-Marie Métailié

1996 - *Sexualités et violences en prison. Ces abus qu'on dit sexuels…* (avec Lilian Mathieu et Michaël Faure), Lyon, Observatoire International des Prisons-Aléas

Ouvrages dirigés

1992 - *Des hommes et du masculin* (avec Jean-Paul Filiod), Aix en Provence, Université de Provence - C.R.E.A., Université Lumière Lyon 2, CEFUP, Presses Universitaires de Lyon (Bulletin d'informations et d'études féminines, n.s.)

1994 - *La peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie* (avec Pierre Dutey et Michel Dorais), Montréal, V.L.B.

1996 - *Les faits du logis : épistémologie et socio-analyse de la condition de l'opérateur* (avec Laurette Wittner), Lyon, Aléas